

D'un Trudeau à l'autre : l'homme, l'intellectuel et le croyant

André Burelle. *Pierre Elliott Trudeau. L'intellectuel et le politique*. Montréal, Fides, 2005. 480 p.

Ramsay Cook. *The Teeth of Time. Remembering Pierre Elliott Trudeau*. Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 2006. 224 p.

John English, Richard Gwyn et P. Whitney Lacenbauer, dir. *The Hidden Pierre Elliott Trudeau. The Faith Behind the Politics*. Ottawa, Novalis, 2004. 219 p.

John English. *Trudeau, citoyen du monde. Tome I : 1919-1968*. Montréal, Les Éditions de l'Homme, 2006. 539 p.

Max et Monique Nemni. *Trudeau. Fils du Québec, père du Canada. Tome I. Les années de jeunesse : 1919-1944*. Montréal, Les Éditions de l'Homme, 2006. 446 p.

François-Xavier Simard. *Le vrai visage de Pierre Elliott Trudeau*. Montréal, Les Intouchables, 2006. 504 p.

Nancy Southam. *Trudeau tel que nous l'avons connu*. Montréal, Fides, 2005. 444 p.

Frédéric Boily

Volume 8, Number 2, Spring 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1022836ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1022836ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1492-8647 (print)

1927-9299 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this note

Boily, F. (2008). D'un Trudeau à l'autre : l'homme, l'intellectuel et le croyant / André Burelle. *Pierre Elliott Trudeau. L'intellectuel et le politique*. Montréal, Fides, 2005. 480 p. / Ramsay Cook. *The Teeth of Time. Remembering Pierre Elliott Trudeau*. Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 2006. 224 p. / John English, Richard Gwyn et P. Whitney Lacenbauer, dir. *The Hidden Pierre Elliott Trudeau. The Faith Behind the Politics*. Ottawa, Novalis, 2004. 219 p. / John English. *Trudeau, citoyen du monde. Tome I : 1919-1968*. Montréal, Les Éditions de l'Homme, 2006. 539 p. / Max et Monique Nemni. *Trudeau. Fils du Québec, père du Canada. Tome I. Les années de jeunesse : 1919-1944*. Montréal, Les Éditions de l'Homme, 2006. 446 p. / François-Xavier Simard. *Le vrai visage de Pierre Elliott Trudeau*. Montréal, Les Intouchables, 2006. 504 p. / Nancy Southam. *Trudeau tel que nous l'avons connu*. Montréal, Fides, 2005. 444 p. *Mens*, 8(2), 363–391. <https://doi.org/10.7202/1022836ar>

Tous droits réservés © Mens, 2008

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

NOTE CRITIQUE

D'UN TRUDEAU À L'AUTRE :
L'HOMME, L'INTELLECTUEL
ET LE CROYANT

Frédéric Boily
Campus Saint-Jean
University of Alberta

André Burelle. *Pierre Elliott Trudeau. L'intellectuel et le politique*. Montréal, Fides, 2005. 480 p.

Ramsay Cook. *The Teeth of Time. Remembering Pierre Elliott Trudeau*. Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 2006. 224 p.

John English, Richard Gwyn et P. Whitney Lacenbauer, dir. *The Hidden Pierre Elliott Trudeau. The Faith Behind the Politics*. Ottawa, Novalis, 2004. 219 p.

John English. *Trudeau, citoyen du monde. Tome I : 1919-1968*. Montréal, Les Éditions de l'Homme, 2006. 539 p.

Max et Monique Nemni. *Trudeau. Fils du Québec, père du Canada. Tome 1. Les années de jeunesse : 1919-1944*. Montréal, Les Éditions de l'Homme, 2006. 446 p.

François-Xavier Simard. *Le vrai visage de Pierre Elliott Trudeau*. Montréal, Les Intouchables, 2006. 504 p.

Nancy Southam. *Trudeau tel que nous l'avons connu*. Montréal, Fides, 2005. 444 p.

En 1968, André Langevin écrivait que « [l]e trudeauisme, même porté par toute la puissance de l'électronique, passera, parce qu'il n'a de racines que dans le vent du jour. De là lui vient sans doute, poursuivait-il, le détachement avec lequel il attise les passions de part et d'autre¹. » Rarement une prédiction se sera-t-elle révélée aussi incorrecte. Non seulement le trudeauisme n'a-t-il pas passé, mais il a bouleversé de manière profonde le paysage politique canadien. On comprend alors que la figure de Pierre Elliott Trudeau continue de susciter, encore aujourd'hui, une intense curiosité auprès du public, comme le montre la parution, depuis 2004, de plusieurs ouvrages explorant diverses facettes du personnage.

De prime abord, on peut voir dans la parution de tous ces ouvrages un signe clair de la place différente occupée par Trudeau dans les mémoires canadienne-anglaise et québécoise. Il est vrai que les intellectuels et le public du Canada anglais sont plus enclins que ceux du Québec à s'intéresser à celui que l'on considère comme le père du Canada post-chartiste. En ce sens, on peut parler d'une réelle fascination du côté canadien-anglais pour la figure de Trudeau. Il convient néanmoins de ne pas exagérer cette différence mémorielle, le Canada anglais n'étant pas unanime à célébrer sa mémoire. C'est plus particulièrement le cas en Alberta où le souvenir de Trudeau demeure encore douloureusement frais à la mémoire de nombreuses personnes en raison du Programme énergétique national en 1980². Par ailleurs, les ouvrages parus récemment

ne proviennent pas exclusivement du Canada anglais. En effet, trois d'entre eux ont été écrits par des Québécois (Burelle, Nemni, et Simard) et la directrice d'un des collectifs, Nancy Southam, est montréalaise. Au Québec aussi, la vie de l'ancien premier ministre suscite encore l'intérêt.

Cela dit, ces ouvrages sont bien différents les uns des autres dans leur facture et dans ce qu'ils se proposent d'examiner. Le premier des deux collectifs examine la place que la religion et la foi avaient chez le père de la Charte, alors que le second nous présente divers témoignages, réunis par Nancy Southam, de gens ayant connu ou rencontré Trudeau au fil des ans. Si John English a écrit une biographie plutôt conventionnelle (par ailleurs excellente), obéissant aux règles du genre, Max et Monique Nemni ont quant à eux adopté avec bonheur l'approche de la biographie intellectuelle et de l'histoire des idées. Dans le genre de l'essai interprétatif se range l'ouvrage, raté celui-là, *Le vrai visage de Pierre Elliott Trudeau* de François-Xavier Simard. Celui de Ramsay Cook constitue un témoignage de l'amitié intellectuelle qui a lié les deux hommes à partir du début des années soixante. C'est toutefois l'ouvrage d'André Burelle qui se révèle le plus singulier, puisqu'il marie l'essai interprétatif à un corpus de documents inédits que l'auteur livre à la curiosité du public. Les ouvrages de Burelle, d'English et des Nemni constituent des travaux importants qui ajoutent beaucoup à notre connaissance du personnage.

Ces ouvrages sont également représentatifs d'une vague particulière de travaux concernant Trudeau, à savoir celle des témoins et de ceux qui ont connu personnellement l'ancien premier ministre. En effet, l'ensemble des ouvrages, à l'exception de celui de François-Xavier Simard, présente la particularité d'avoir été écrit par des gens plutôt proches de lui ou encore qui l'ont admiré comme le confie John English. André Burelle a été un compagnon de travail de Trudeau.

Ramsay Cook a connu Trudeau dans les années soixante et il est devenu l'un des plus fidèles défenseurs de la pensée trudeauiste, pensée pour laquelle il avoue sa profonde sympathie. Quant à Max et Monique Nemni, de fervents admirateurs du père de la Charte, ils ont fréquenté le Trudeau dernière manière, celui des années 1990, alors qu'ils travaillaient à *Cité libre*. Tous ou presque ont admiré – et admirent encore – l'homme autant que le premier ministre. Voilà qui est particulièrement vrai du collectif de Nancy Southam.

Trudeau vu par les autres

Dans *Trudeau tel que nous l'avons connu*, Nancy Southam, une proche de l'ancien premier ministre, a demandé à plus de 300 personnes de livrer un court témoignage sur l'homme ou le politicien. On retrouve donc un peu de tout dans cet ouvrage : certains collaborateurs, comme Marc Lalonde, ont bien connu l'homme public, d'autres l'ont côtoyé dans l'ombre (les bonnes de ses enfants, par exemple), certains l'ont accompagné lors d'expéditions en canot, etc. Quelques femmes parlent même de lui de manière plus personnelle. Southam explique que deux règles ont présidé au choix de la centaine de témoignages qui composent le collectif : avoir « quelque chose d'unique à dire » et « qu'en penserait Pierre ? » à propos des textes de nature plus personnelle. Ces règles lui ont-elles permis de produire un bel ouvrage ? Seulement si on est un incondicional de Trudeau, car pour les autres, même si l'ouvrage est sympathique avec ses petites histoires sur la vie de l'ancien premier ministre et agréable à lire, il ne constitue pas un incontournable.

Il flotte sur l'ensemble de ce collectif des parfums de veillée mortuaire (mais plutôt joyeuse), comme si le lecteur, convié à se recueillir en présence de tous ses amis et connaissances, voyait chacun raconter une anecdote sympathique

concernant le premier ministre. Rien de bien critique ici. Que de plus ou moins brèves histoires relatant un épisode particulier, raconté à l'avantage de l'ancien premier ministre à tel point d'ailleurs que Justin Trudeau s'est cru obligé, dans l'avant-propos, de rappeler que les anecdotes ont été très certainement enjolivées.

Quelques témoignages, bien qu'amusants, sont plutôt superficiels, comme celui d'un adjoint de direction racontant le décès d'un lointain cousin de Trudeau lors de son passage à Kamloops. D'autres ne font qu'accentuer le caractère léger de la politique et relèvent de la « pipolisation » de la politique. On peut penser, par exemple, à Marc Lalonde racontant une rencontre avec Brigitte Bardot alors que lui et Trudeau faisaient du ski dans les Alpes.

Les témoignages de ceux qui l'ont côtoyé au Cabinet sont nettement plus intéressants et recèlent quelques informations pertinentes sur son style personnel de gouverner. Par exemple, Monique Bégin rappelle qu'elle ne l'a rencontré qu'à trois reprises alors qu'elle a servi pendant huit ans comme ministre, dont au ministère de la Santé et du Bien-être social lors de l'adoption de la Loi canadienne sur la santé en 1984. Elle affirme que Trudeau n'a jamais véritablement discuté avec elle des questions concernant ses ministères, peu intéressé qu'il était par la mécanique de ceux-ci (p. 76). Dans le même sens, Albert Breton, économiste et conseiller de Trudeau de 1970 à 1979, avance que le premier ministre était en désaccord avec la politique de contrôle des salaires et des prix en 1975. Ce serait par « loyauté » pour les membres du Cabinet et les fonctionnaires ayant mis en place cette politique qu'il se serait rallié et aurait appuyé la mesure (p. 56). Voilà qui contraste, si on accorde crédit à ces témoignages, avec le style plutôt directif des récents premiers ministres et on imagine mal, aujourd'hui, qu'un chef de gouvernement

soit à la remorque de son Cabinet. Surtout, cela amène à réévaluer ou à raffiner l'idée voulant que la concentration du pouvoir, un sujet abondamment discuté par les politologues, soit un produit de l'ère Trudeau³.

Avec un tel ouvrage, le style de chaque auteur prend davantage d'importance dans la mesure où c'est souvent ce qui permet de transformer un simple témoignage en quelque chose de plus substantiel. Si certains collaborateurs se contentent de narrer sans grande inspiration un bref épisode, d'autres parviennent à y aller d'un bref commentaire interprétatif. Par exemple, Conrad Black nous rappelle pourquoi, au-delà des clivages idéologiques, la stratégie de l'ancien premier ministre a été si bien accueillie au Canada anglais. Trudeau est décrit comme un « Jean-Jacques Rousseau [qui,] brandissant l'étendard des droits universels », a fait en sorte que les camps soient bien identifiés entre fédéralistes et séparatistes (p. 229). Le lecteur lira aussi avec profit les propos de l'ancien premier ministre de la Saskatchewan, Roy Romanow, qui sont révélateurs de l'humeur politique du Trudeau des années 1990. Cela dit, les témoignages de ce type sont trop rares pour faire de cet ouvrage une pièce maîtresse des travaux consacrés à Trudeau.

Trudeau le croyant

Dans la même veine intimiste se situe le collectif *The Hidden Pierre Elliott Trudeau*, qui explore la foi et la croyance religieuse de Trudeau, sujet sur lequel celui-ci ne s'est guère livré. Ses amis les plus proches confient qu'ils ont eu bien peu de discussions avec lui sur cet aspect pourtant au cœur de sa vie personnelle. Et lui-même n'a d'ailleurs pas écrit de textes concernant les questions religieuses, ce qui étonne considérant son intérêt pour celles-ci. Voilà qui laisse dans l'ombre un pan important de sa pensée, notamment en ce qui a trait à

l'importance du catholicisme sur sa vie politique. Peut-on en effet discerner une influence de ses croyances religieuses sur certaines de ses idées politiques, voire sur la façon dont il a conduit le gouvernement ? Quelle était donc la place de la foi chez lui ? C'est autour de ces interrogations que les divers auteurs réunis dans ce collectif – lequel fait suite à un colloque qui s'est tenu à la University of Waterloo et à la St. Jerome's University en mai 2003 – articulent leurs réflexions.

Dans cet ouvrage au style vivant, qui marie des perspectives plus théoriques offertes par des professeurs et des témoignages de politiciens et journalistes, on rappelle au lecteur que Trudeau, croyant sincère pour autant bien sûr qu'on puisse juger en cette matière hautement personnelle, a su garder sa foi catholique à bonne distance du politique. À peu près tous les auteurs du collectif montrent comment la spiritualité qui animait Trudeau est demeurée en retrait derrière la figure de l'homme public. Comme l'écrit Ron Graham, ce n'était pas le catholique qui gouvernait : « I do not think we can point to any part of his career and say, "He did this particular action because he was a Roman Catholic." » (p. 95) Trudeau n'était pas un catholique dévot, cherchant à convertir ceux qu'il côtoyait à ses croyances religieuses. Ainsi, il n'a jamais laissé celles-ci déborder ni sur le politique ni sur ses relations interpersonnelles.

Néanmoins, en retrait ne veut nullement dire que la foi disparaît complètement. Tous ou presque (je pense ici à Thomas S. Axworthy) reconnaissent que certaines traces de ses croyances peuvent être retrouvées dans son engagement politique, comme si sa foi envers Dieu avait alimenté souterrainement son action publique. Jusqu'à quel point ? Voilà qui est plus difficile à préciser. On peut cependant affirmer que son insistance à protéger l'individu avait bien des racines catholiques.

L'intervention de David Seljak se révèle éclairante puisqu'elle permet de comprendre comment Trudeau se situait par rapport au phénomène de la sécularisation. Phénomène pluridimensionnel, la sécularisation peut être vue, nous rappelle Seljak, comme ayant trois dimensions : déclin de la mentalité religieuse, division du travail et privatisation de la religion. Or, ainsi compris, on s'aperçoit que Trudeau, méfiant à l'égard du cléricisme, était bien un partisan de la privatisation de la religion, mais qu'il ne voulait ni ne cherchait l'effacement de la mentalité religieuse. Sous l'influence du personnalisme d'Emmanuel Mounier dont parle Jean-Philippe Warren, et probablement aussi influencé par la perspective du cardinal Newman comme le pense Tom Axworthy, il croyait que le religieux devait rester strictement cantonné à la sphère privée.

Trudeau serait ainsi passé du clérico-nationalisme (dans lequel le catholicisme et le nationalisme sont étroitement imbriqués, comme le dit Jean-Philippe Warren) à un catholicisme personnaliste mettant l'accent sur la personne et son autonomie. Trudeau serait à cet égard un exemple vivant « d'une sortie religieuse de la religion », expression que Warren emprunte à Marcel Gauchet. Le sociologue québécois veut dire par là que c'est au sein même du catholicisme, surtout du personnalisme d'Emmanuel Mounier, que se trouvent les ressources intellectuelles qui ont permis à une nouvelle génération d'intellectuels de se libérer de la tutelle de l'Église, tout en demeurant des croyants. Paradoxalement, c'est le succès même du personnalisme qui aurait conduit à l'effacement du religieux dans les années 1960, et c'est pourquoi on parle « d'une sortie religieuse de la religion ». En somme, Trudeau serait en quelque sorte un de ces intellectuels qui auraient migré d'un catholicisme à l'autre, soit du catholicisme d'un Lionel Groulx à celui d'un Emmanuel Mounier.

Certes, les auteurs n'ont guère le loisir de développer longuement leurs thèses, et certains textes sont moins analytiques que d'autres, plus particulièrement ceux des hommes politiques qui flirtent avec l'anecdotique. À vrai dire, l'heure de la démonstration n'a pas tout à fait sonné en la matière, car nous en sommes encore à celle du questionnement.

Quoi qu'il en soit, ce collectif nous amène à réfléchir aux questions concernant l'articulation du politique et du religieux, un rapport qu'on a eu tendance à négliger au Canada comme au Québec. Ainsi que le rappellent quelques auteurs du collectif, dont Richard Gwyn dans le prologue, on ne parle guère de ces questions, ce qui fait que l'on en a une image un peu caricaturale, comme si la religion évoquait seulement le fanatisme. Bref, il y a une sorte de « Canadian silence » à ce propos, comme le souligne Allan MacEachan (p. 157). Ce collectif permet ainsi d'aller au-delà des clichés, tout en s'interrogeant sur certains des auteurs qui ont influencé Trudeau, comme Mounier, dont il est beaucoup question dans l'ouvrage d'André Burelle.

Trudeau et la trahison du personnalisme

L'ouvrage de Burelle, *Pierre Elliott Trudeau. L'intellectuel et le politique*, n'a pas eu le même retentissement sur la scène canadienne que celui des Nemni ou encore que celui de J. English. Il n'en demeure pas moins un ouvrage important, bien accueilli au Québec comme en témoignent les recensions généralement positives (notamment dans *Recherches sociographiques*) ou encore le dossier que la revue *Argument* lui a consacré¹. Cet accueil favorable peut s'expliquer par diverses raisons, la plus évidente étant qu'un livre dénonçant Trudeau trouve toujours son public au Québec. Mais il y a plus, car cet ouvrage possède un charme particulier : celui de constituer le témoignage d'un intellectuel qui a côtoyé le « Prince »

à un moment charnière de l'histoire politique canadienne, soit pendant le référendum de 1980 et les intenses négociations qui ont mené au rapatriement de la constitution.

Burelle, qui a d'abord travaillé sous les ordres de Gérard Pelletier (1974) pour devenir conseiller et rédacteur de discours pour Trudeau de 1977 à 1984, a décidé de livrer sa version de l'histoire. Reconnaisant qu'il ne pouvait être impartial sur le sujet, il a décidé d'ouvrir les portes de ses archives personnelles pour nous convaincre du bien-fondé de son interprétation. L'ouvrage est ainsi composé d'une soixantaine de documents d'époque, essentiellement des notes rédigées à l'attention du premier ministre, et aussi de quelques lettres qui témoignent de la teneur de son travail auprès de Trudeau. S'il livre à la curiosité publique certains des quelque trois cents documents qu'il a accumulés, c'est qu'il espère « éclairer l'évolution de la pensée et des politiques de M. Trudeau avant, pendant et après le référendum de 1980 et le rapatriement de la constitution canadienne. » (p. 95)

Plus précisément, Burelle croit que Trudeau a presque littéralement « trahi » ses idées politiques de jeunesse. Dans une longue introduction de près de 90 pages, l'auteur avance sa thèse, laquelle contredit ce que l'ancien premier ministre disait dans ses *Mémoires*, à savoir que l'influence de Jacques Maritain et d'Emmanuel Mounier l'avait empêché « d'adhérer à la doctrine du libéralisme absolu⁵. » Burelle conteste la vision des choses de son ancien patron en montrant comment les deux intellectuels français ont été mis au rancart avant le référendum de 1980.

Aux yeux de Burelle, le Trudeau des années cité-libristes, influencé par Mounier, célébrait le caractère multinational du Canada et des petites patries, tout en plaidant pour un gouvernement fédéral décentralisé. Comme Mounier et les gens de la revue *Esprit*, Trudeau accordait alors beaucoup d'atten-

tion au caractère communautaire de la vie individuelle. À cette époque, il était en accord avec l'idée voulant que la personne humaine ne puisse se développer pleinement sans l'apport d'une communauté. C'est pourquoi il se montrait soucieux de protéger la langue française en Amérique, croyant alors à la nécessité de cette protection pour assurer l'épanouissement des Canadiens français. Burelle confie : « [c']est la pensée de ce Trudeau "personnaliste et communautaire" que j'ai tenté de faire vivre et grandir tout au long de mes années au sein de son cabinet. » (p. 51) D'où sa désillusion lorsqu'il s'est aperçu que le Trudeau à qui il prêtait ses talents et sa plume l'avait en quelque sorte « trompé » après le référendum de 1980.

Un autre Trudeau se révèle alors au grand jour, celui de l'individualisme libéral. Burelle parle de « virage idéologique », voire de « trahison des engagements "personnalistes-communautaires" » (p. 56). Désirant en finir une fois pour toute avec le nationalisme québécois et désirant avec ardeur rapatrier la Constitution afin de doter le Canada d'une Charte des droits et libertés, Trudeau aurait alors mis de côté le personnalisme de Mounier pour embrasser le nationalisme civique d'inspiration américaine. Terminé le temps de la célébration des « communautés à l'échelle humaine » tout comme celui du fédéralisme décentralisé. À partir de ce moment, c'est l'individualisme et le « one nation à l'américaine » qui priment.

Selon Burelle, cette évolution a été accentuée par l'arrivée de certains conseillers (notamment Tom Axworthy, Michael Pitfield et Michael Kirby) qui, peu sensibles à la pensée européenne et à la réalité québécoise, ont tiré la pensée du premier ministre du côté de l'individualisme libéral à l'américaine. L'auteur écrit : « Je me retrouvai seul à tenter de maintenir M. Trudeau en contact avec la pensée d'un Jean Monnet et d'un Denis de Rougemont et à l'informer du fédéralisme supranational en voie d'invention au sein de la communauté

européenne. » (p. 79) Le combat était toutefois inégal et Trudeau, charmé par les sirènes du libéralisme individualiste, a finalement refusé de reconnaître le caractère national du Québec, comme il aurait pourtant dû le faire s'il était resté fidèle aux idéaux de sa jeunesse. Les Québécois étaient donc justifiés, selon Burelle, de s'attendre à une réforme en profondeur de la fédération et à une reconnaissance du caractère multinational du Canada aux lendemains du référendum (p. 434). Selon une telle logique, la période 1980-1982 devient l'incarnation d'un « rendez-vous historique raté ».

Les documents dévoilés par Burelle prouvent-ils l'évolution qu'il affirme déceler chez Trudeau ? Pour répondre en profondeur et avec justesse à cette importante question, il faudrait y consacrer un article de fond. Au premier regard, on peut cependant émettre quelques remarques qui amènent à élever des doutes quant à la thèse avancée par Burelle. D'abord, certains documents sont difficiles à interpréter, particulièrement les notes qui sont peu ou pas annotées par le premier ministre (voir les documents 5 et 6). Difficile alors de tirer des conclusions. Aussi les lettres à Gérard Pelletier, même si certaines montrent des désaccords profonds entre Trudeau et Pelletier (voir la lettre du 30 mai 1981, document 45), me paraissent moins révélatrices que ne le laisse entendre Burelle (spécialement les dernières lettres). À vrai dire, bien des notes et des documents semblent en dire tout autant sur la pensée de Burelle que sur celle de Trudeau. On voit notamment que Burelle tenait beaucoup au concept de « sécurité culturelle » alors que Trudeau en dénonçait le caractère frileux et passéiste. C'est à se demander si Trudeau a vraiment été aussi féru du personnelisme que ne l'est Burelle.

Cela dit, plusieurs documents sont fascinants, car ils permettent au lecteur de bien voir les enjeux de l'époque. Par exemple, les documents concernant le rapatriement de la cons-

titution rappellent toute l'importance politique des distinctions entre légitimité et légalité. On s'aperçoit aussi que l'idée d'un référendum pan-canadien ne visait pas seulement à piéger René Lévesque. Il avait aussi pour but de demander aux Canadiens s'ils voulaient une Charte des droits (document 50). Ainsi, en rendant disponibles ses documents, Burelle permet à d'autres chercheurs de poursuivre la réflexion sur ce chapitre tourmenté de l'histoire politique canadienne.

Certainement, l'ouvrage amène de l'eau au moulin de ceux qui, à l'instar d'un Guy Laforest, affirment que Trudeau a trompé les Québécois sur la réforme qu'il avait à l'esprit en 1982. Mais Burelle apporte aussi certaines nuances, lesquelles viennent compliquer le tableau. En effet, Laforest pense que, dès la fin des années 60, Trudeau voulait « faire du Canada un État-nation normal » afin de combattre le nationalisme québécois⁶. Burelle lui répond, sans le nommer, que les textes des années 1960 censés illustrer la volonté trudeauiste de créer un « nationalisme fédéral » n'allaient pas à l'encontre d'une conception multinationale. Au contraire de Laforest, Burelle avance que, « avant septembre 1980, Trudeau a toujours prêché la voie du “multinationalisme canadien” pour combattre le “séparatisme” au Québec. » (p. 434). Certes, l'auteur a tout intérêt à montrer que le virage est survenu plus tardivement que ne l'avance Laforest. Si ce dernier a raison, Burelle devrait reconnaître qu'il s'est trompé et qu'il a travaillé pour un premier ministre qui, depuis les années 1960, n'avait pas l'intention de reconnaître la place distincte du Québec au sein de la fédération.

En épilogue, poursuivant la réflexion qu'il a entamée dans *Le Mal canadien* (1995), Burelle indique les voies d'avenir pour sortir de la « métacrise » dans laquelle le Canada s'est fourvoyé sous la gouverne de Trudeau. Il prône essentiellement un retour à l'idéal des Pères fondateurs – « l'union sans

fusion des peuples » – , ce qui veut dire concrètement qu'il faille accorder des droits collectifs à toutes les « communautés fondatrices » du Canada (p. 445), des droits collectifs qui permettraient notamment de protéger la langue française. À la toute fin, il propose un nouveau « référendum fédéraliste » où les Québécois seraient invités à se prononcer sur un projet de reconnaissance des droits à la différence nationale et régionale avec, en contrepartie, l'obligation pour toutes les parties de définir des « normes communes minimums » (p. 467-469). Projet ambitieux que l'on ne voit pas poindre à l'horizon pour l'instant. Et un projet qui soulèverait d'importantes réticences comme ce serait le cas avec ceux qui, à l'instar de Ramsay Cook, demeurent profondément attachés au projet de l'ancien premier ministre.

Trudeau : un nouveau Laurier

Dans son ouvrage où il relate les divers moments de sa vie où il a été en contact avec Trudeau, l'historien Ramsay Cook affirme, au contraire de Burelle, que le rapatriement de la Constitution et l'ajout de la Charte constituaient bel et bien le parachèvement du projet intellectuel et politique poursuivi par Trudeau. Selon Cook, Trudeau adhérait à une conception bien précise de la nation, celle de la « One nation » mais dans le cadre d'un nationalisme politique ou patriotique (il s'appuie ici sur le théoricien Maurice Viroli). Si le nationalisme implique la défense d'une identité culturelle, le patriotisme se définit par le respect que les citoyens vouent aux institutions politiques et qui permettent d'être libre. Cook soutient que, faute d'avoir saisi ces distinctions, on n'a pas compris que Trudeau était un patriote et non un nationaliste canadien (p. 93). C'est donc le Trudeau patriote qui aurait parachevé son œuvre en 1981-1982.

Selon Cook, Trudeau a tenu sa promesse faite lors de son célèbre discours du Centre Paul-Sauvé en 1980. Les choses ont changé en suivant les grandes lignes esquissées par Trudeau à ce moment, c'est-à-dire une réforme de la Constitution où le gouvernement central représente tous les Canadiens. Ce faisant, l'historien prend le contre-pied de l'interprétation avancée par le politologue Guy Laforest. Selon cette dernière, la promesse faite au Centre Paul-Sauvé doit s'interpréter dans le contexte du moment, ce qui voulait dire que Trudeau s'engageait à accorder un statut spécial au Québec (ou à mettre en pratique le personnalisme dirait André Burelle). Cook croit que Laforest a tort. Les choses étaient claires : la promesse de Trudeau ne concernait pas l'octroi d'un statut spécial pour le Québec.

Pourtant, Cook reproduit un peu plus loin dans l'ouvrage les notes d'une rencontre, tenue à Harrington Lake le 11 août 1980, qu'il a eue avec le premier ministre au cours de laquelle les deux hommes ont discuté de stratégie. Lors de cette rencontre, Trudeau lui aurait demandé s'il devait seulement rapatrier la constitution ou y apporter des changements en y ajoutant la Charte. Cook affirme avoir été surpris par la question : « But then he said but should we just repatriate or should we get some changes into the repatriated constitution ? How about a Bill of Rights and language rights ? This really threw me. » (p. 144). Si tel est le cas, cela ne veut-il pas dire que Trudeau a changé ses plans quelques mois après la tenue du référendum et qu'ainsi le flou persistait encore ? Peut-être bien que les choses n'étaient pas si claires après tout...

Cook voit en Trudeau un nouveau Laurier, c'est-à-dire un politicien qui a essayé d'accommoder les différentes communautés au Canada. Fidèle gardien du temple trudeauiste, il se montre peu disposé à soulever les contradictions de l'homme d'État. Il est vrai qu'il ne s'agit pas d'un ouvrage

purement analytique et, en ce sens, il souffre quelque peu de la comparaison avec ceux de Burelle et des Nemni. L'auteur nous livre toutefois ses notes et observations, dont certaines sont intéressantes. Par exemple, Cook cite une note de Trudeau, où ce dernier réagit à un texte que l'historien venait d'écrire sur Michel Brunet (29 octobre 1964), montrant qu'il avait conscience que René Lévesque évoluait dans une direction bien différente de la sienne (p. 25).

L'ouvrage tombe néanmoins parfois dans le « people » ou la politique-spectacle, émaillé qu'il est par des anecdotes quelque peu futiles concernant certaines personnalités. Par exemple, Cook nous dit qu'il a eu la chance de rencontrer le théoricien du nationalisme Elie Kedourie (que Trudeau a lu et cité avec approbation) et que ce dernier a été ravi d'apprendre de la bouche de Cook que le premier ministre canadien l'appréciait. Fort bien, mais que faire avec une telle information ? Et la description que fait Cook du mariage de Pierre Elliott Trudeau, pompeusement intitulé « Life after the October Crisis », m'a laissé froid, tout particulièrement lorsque l'historien nous confie que sa femme a été « greatly impressed » par les talents de danseur de Jean Marchand... (p. 121). Il y a un petit côté « j'étais-là-vous-savez ! » qui finit par agacer, notamment dans le dernier chapitre puisque Cook n'a pas beaucoup côtoyé le Trudeau des années 90.

Cela dit, et c'est sans doute l'aspect le plus intéressant de l'ouvrage, celui-ci nous permet de ressaisir la séduction politique que Trudeau a exercée au Canada anglais chez les intellectuels de gauche au tournant des années 1960. Militant au sein du Nouveau Parti démocratique, Cook a en effet rompu avec ce parti lorsque celui-ci a pris une position trop nationaliste à son goût concernant le Québec lors du congrès de 1967, tenu à Toronto. C'est à ce moment qu'il s'est rapproché de Trudeau, celui-ci lui apparaissant en mesure de combattre des

idées comme celle d'un statut spécial pour le Québec. En ce sens, Cook nous montre, à une petite échelle, comment s'est produite la jonction entre Trudeau et le Canada anglais. On a alors l'impression que Cook, comme bien d'autres intellectuels de sa génération, attendait Trudeau, c'est-à-dire qu'il espérait un politicien capable de donner une direction politico-intellectuelle au projet canadien. Trudeau, nullement à contre-courant, serait venu ici donner substance à une idée. Voilà justement ce que nous raconte en profondeur le biographe officiel de Trudeau, l'historien John English.

Trudeau en détail

Peut-être parce qu'il n'en est pas à sa première expérience du genre, l'historien John English a rédigé le premier tome d'une belle biographie qui, à partir de la naissance en 1919 de l'ancien premier ministre, se clôt avec son baptême comme chef du Parti libéral du Canada (PLC) en 1968. Si la presse québécoise en a peu parlé, l'ouvrage a été bien accueilli ailleurs au Canada, notamment en raison de certaines révélations comme celle voulant que Trudeau n'ait eu ses premières relations sexuelles que passé le milieu de la vingtaine ou encore qu'il ait suivi une psychanalyse à Paris, au milieu des années quarante. Bien écrite (bien que parfois un peu touffue) et reposant sur une documentation que l'on peut qualifier d'exceptionnelle – jusqu'aux notes de frais de sa psychanalyse – cette biographie se révèle passionnante à lire et on peut comprendre pourquoi elle a été mise en nomination pour un prix du Gouverneur général. De manière plutôt habile, l'auteur est en effet parvenu à entrelacer la vie intime de Trudeau avec son action publique et politique.

Il y a cependant plus que des révélations de nature personnelle dans cet ouvrage. Ce dernier repose sur une thèse solide. Selon English, l'entrée de Trudeau en politique active

sur la scène fédérale ne peut être mise sur le seul compte du hasard. Elle faisait partie d'une sorte de plan d'ensemble voulant que, dans toutes ses activités intellectuelles et publiques, le futur premier ministre se préparait pour ce moment (p. 11). Il s'agit de montrer que le politique innerve en profondeur la vie de l'ancien premier ministre. Par exemple, très tôt, le jeune Trudeau est attiré par la question politique, comme le montre sa pièce de théâtre, *Dupés*, à la fin des années trente, une pièce au contenu nationaliste et à caractère antisémite (p. 48). En ce sens, il faudrait parler d'une suite logique à ce que Trudeau a fait avant son arrivée en politique.

Voilà qui amène English à redonner une cohérence d'ensemble aux activités de Trudeau et parfois à le contredire, notamment lorsque ce dernier affirmait, dans ses *Mémoires*, que les années cinquante avaient été une « décennie perdue » pour lui. Or, selon English, ces années ont été au contraire l'occasion pour Trudeau de déployer une importante activité intellectuelle et politique, par exemple en flirtant avec la gauche canadienne, en prenant position contre Duplessis ou encore en critiquant Louis Saint-Laurent. Selon le biographe, voilà des signes d'un intellectuel qui voulait prendre une part active à la vie politique de son temps. C'est pourquoi il écrit « [c]'est à cette époque, en fait, qu'il devient sérieux et constant. » (p. 244-245)

Dans les premiers chapitres, English dépeint le processus de maturation intellectuelle qui a vu Trudeau se transformer du catholique conservateur qu'il était en socialiste catholique. À Brébeuf et sous l'influence de François Hertel, lui-même proche de Lionel Groulx, Trudeau s'est imbibé de la vision du monde propre au catholicisme de l'époque pour qui la défense des Canadiens français était essentielle. Craintif à l'égard des immigrants, lisant des auteurs bien identifiés à la droite, Trudeau était alors à la recherche de son identité

politique. Il n'échappait pas alors aux contradictions. Bourgeois, il rêvait de « révolution » avec quelques-uns de ses amis, mais, comme le dit justement English : « Il était plus facile d'être antibourgeois lorsqu'on appartenait à la bourgeoisie. » (p. 104). La transformation commence lorsque Trudeau s'en va étudier à Harvard, où il rencontre des professeurs qui lui font découvrir d'autres courants de pensée. English insiste notamment sur l'importance du professeur en sciences politiques à la *London School of Economics*, Harold Laski, proche des Travailleurs, qui devait diriger sa thèse, jamais terminée, sur la conciliation du christianisme et du communisme.

Au plan personnel, si la figure de son père a été importante, celle de sa mère l'a été bien davantage. Trudeau paraît bien avoir été un « fils à maman », pour reprendre l'expression d'Henry Kissinger à son sujet (p. 211). Par exemple, à un peu plus de trente ans, alors qu'il travaillait à Ottawa, il revenait à Montréal chaque fin de semaine et ramenait sa lessive dans ses bagages ! Mais il n'y avait pas que sa mère dans sa vie, et la biographie donne la part belle à ses nombreuses conquêtes féminines.

English décrit Trudeau comme étant en prise avec son temps jusqu'à la fin des années cinquante : ni en avance ni en retard. Trudeau est présenté comme le révélateur de son époque et de ses contradictions. Il devient le symbole d'une société québécoise qui se modernisait tout en demeurant attachée à son passé. Les choses changent cependant au début des années soixante alors que Trudeau ne paraît plus en phase avec la nouvelle culture politique se mettant en place à cette époque. Par exemple, il s'opposait à la nationalisation de l'électricité conduite par René Lévesque, tout comme il pourfendait le nationalisme et le séparatisme. Une nouvelle génération d'intellectuels, dont Pierre Vallières est un bon exemple, cesse de se reconnaître dans l'opposition cité-libriste, jugée à

son tour passéiste par l'*intelligentsia* des années 1960. Commence alors une opposition aux élites séparatistes et au gouvernement de l'Union nationale de Daniel Johnson qui amènera Trudeau à Ottawa.

On peut toutefois se demander si English ne donne pas trop de cohérence au parcours de Trudeau, comme le croit par exemple l'historien Gaston Deschênes⁷. N'est-il pas victime de l'illusion rétrospective faisant en sorte que l'arrivée de Trudeau à la tête du PLC apparaisse inévitable ? Que le politique soit, dès le départ, une préoccupation importante chez Trudeau, on en conviendra aisément. Cela n'interdit pas par ailleurs de penser qu'il a hésité à se jeter dans la fosse aux lions. On sait, et English en parle abondamment, que Trudeau avait le loisir de parcourir le monde et de partir fréquemment à l'étranger, soit pour y étudier, soit pour y découvrir de nouvelles perspectives. Or, l'impression qui prévaut, c'est que Trudeau fuyait parfois le Québec, retardant ainsi le moment de décider de son avenir. On ne peut pas exclure, il me semble, que Trudeau se cherchait plus que ne le laisse entendre English et qu'il était, à certains moments, réticent à se lancer en politique active.

L'admiration que porte English à l'égard de Trudeau l'entraîne-t-il à être trop élogieux pour son sujet ? Généralement non, à quelques exceptions près, notamment lorsqu'il le compare à un dieu grec pour ses conquêtes féminines (p. 289). Les simples mortels, la plupart des lecteurs j'imagine, trouveront que la figure de style n'était pas nécessaire. English se montre en général un peu moins critique que ne le sont les Nemni dans la mesure où, sans cacher les faits accablants, il offre une interprétation plus généreuse ou plus « soft », en laissant entendre que Trudeau a plutôt flirté distraitemment avec les idées extrémistes qu'il n'y a vraiment cru. Selon English, il ne s'identifiait pas au nationalisme le plus extrême

(p. 44) ni ne nourrissait de sympathies pro-fascistes (p. 79-80). Mais, sur ces questions, ceux qui doutent ou qui veulent aller plus loin que ne le fait English dans l'analyse intellectuelle de la pensée du jeune Trudeau se rabattront avec profit sur l'ouvrage du couple Nemni.

Trudeau : un jeune intellectuel d'extrême droite

Les deux anciens directeurs de *Cité libre* offrent, dans cette biographie intellectuelle, un portrait sans concession de la pensée du jeune Pierre Trudeau (l'ouvrage se termine en 1944). Paru quelques mois avant celui d'English, l'ouvrage de Max et Monique Nemni a fait lui aussi l'objet de plusieurs articles et commentaires dans les grands quotidiens canadiens et québécois. Il s'est d'ailleurs justement mérité le prestigieux prix Shaughnessy Cohen pour le livre politique de l'année 2006. Bien sûr, les nombreuses révélations qu'il contient ne sont pas étrangères à l'intérêt qu'il a provoqué.

À l'instar de John English, l'accès privilégié aux documents personnels du jeune Trudeau a permis aux deux auteurs de nous apprendre bien des choses sur celui qui a changé la nature même de la démocratie canadienne en 1982. L'ambition des Nemni est d'entreprendre un véritable travail d'introspection intellectuelle sur la pensée de l'ancien premier ministre et ainsi de démêler le complexe réseau d'influences qui en est à l'origine. Preuves à l'appui, les deux auteurs montrent que le jeune Trudeau, à des lieux du libéralisme et de l'antinationnalisme qui viennent spontanément à l'esprit lorsqu'on pense à lui, était pétri de clérico-nationalisme dans les années 1930-1940.

Selon les Nemni, Trudeau ne peut nullement être décrit comme un jeune intellectuel marchant à contre-courant. Au contraire, il est dépeint comme absorbant avec voracité les idées qu'on lui enseignait, c'est-à-dire celles de l'élite ca-

tholique canadienne-française et surtout des jésuites qui dirigeaient le collège Brébeuf où il poursuivait ses études. Élève talentueux et ambitieux, il prenait au sérieux les idées qu'on lui inculquait. Trudeau voulait tout simplement mettre en pratique l'enseignement prodigué par ses professeurs et l'Église. Il était à ce point respectueux de l'autorité de cette dernière que, lorsqu'il devait séjourner à l'étranger, il s'enquerrait auprès des autorités ecclésiastiques de la possibilité de lire ou non certains ouvrages mis à l'Index par Rome. Certains trouveront cependant que les auteurs offrent un portrait trop unidimensionnel du catholicisme de l'époque, ce qui a pour effet d'en fausser quelque peu l'image, tout en laissant entendre que la société québécoise était pétrie par un seul type de catholicisme.

Essentiellement, le jeune Trudeau voulait transformer profondément la société québécoise. Il s'agissait pour lui, avec quelques personnes dont l'identité demeure plutôt énigmatique, de mettre en œuvre une révolution nationale à l'image de celle du Maréchal Pétain en France. À ce moment l'influence du personnalisme et du libéralisme ne se faisait pas encore sentir : en 1942, la pensée de Trudeau gravitait dans l'orbite de l'Action française de Charles Maurras. Pour réaliser cette révolution, le jeune intellectuel estimait qu'il lui fallait se donner les outils nécessaires pour initier les changements qui allaient permettre de transformer la société québécoise. Il entreprend alors de lire des ouvrages comme *La République* de Platon, *Du Contrat social* de Rousseau et *Enquête sur la monarchie* de Maurras en compagnie de Jean-Baptiste Boulanger, un autre jeune qu'il a connu au collège et qui faisait partie de ce qu'on peut appeler la « French Canadian Connection⁸ ». Il n'hésitait pas à sortir des sentiers battus des classiques pour lire des auteurs comme Alexis Carrel ou encore Georges Sorel.

Comme on l'a vu plus haut, on parle beaucoup du personnalisme d'Emmanuel Mounier lorsque vient le moment d'identifier les influences intellectuelles qui ont marqué Trudeau. Les Nemni nous montrent cependant que Trudeau s'alimentait aussi à d'autres sources, comme Henri Bergson et son ouvrage *Les deux sources de la morale et de la religion*. C'est en effet en mars 1941 que le jeune Trudeau est renversé par l'œuvre du philosophe et par sa tentative de fournir une base scientifique à la morale et au christianisme. Voilà qui, selon les deux biographes, constituerait une des sources les plus anciennes de la Charte des droits et libertés. Cela vient mettre des bémols à la thèse de Burelle d'un Trudeau essentiellement influencé par le personnalisme à la Mounier. L'ouvrage des Nemni, comme celui de Burelle et d'English, montre que la pensée de Trudeau se révèle un écheveau complexe de diverses influences intellectuelles.

Les deux biographes nous amènent à prendre en compte la profondeur politique de la pensée de l'époque. Certes, l'élite catholique se faisait un plaisir de dénigrer la politique active telle qu'elle se pratiquait ou encore la politique partisane. Mais, si on pense la politique comme une activité spirituelle visant à sauvegarder l'âme de la nation, alors l'enseignement des jésuites débouchait bien sur la politique. Preuves à l'appui (on pense au brouillon d'une lettre pour l'obtention de la bourse Rhodes), les deux auteurs nous montrent un Trudeau qui exprimait le souhait d'embrasser une carrière politique aussi tôt qu'en 1940. À l'instar de John English, les deux auteurs pensent que l'arrivée de Trudeau à Ottawa ne relevait pas seulement du hasard, comme on l'affirme généralement.

Enfin, il faut souligner l'importante influence que Lionel Groulx a eue sur Trudeau. Certes, l'auteur de *Notre maître le passé* n'était pas à proprement parler le mentor de Trudeau (François Hertel a été plus important à cet égard, mais comme

je l'ai mentionné plus haut, Hertel était lui aussi un groulxiste). Cependant, il faisait partie des intellectuels canadiens-français qui l'ont marqué, ce que les Nemni mettent bien en lumière. Voilà qui montre que l'on a eu raison, ces dernières années, de réexaminer la pensée de Groulx, celui-ci étant bien l'intellectuel le plus marquant de son époque⁹. À cet égard, on aura tout intérêt à relire soigneusement les textes de Trudeau afin de voir à quel point il a assimilé la manière propre à Groulx de concevoir le passé canadien-français. On aura peut-être encore des surprises.

Trudeau psychanalysé

Des surprises, il n'y en a pas beaucoup dans l'ouvrage de Simard, sauf une à vrai dire : celle d'avoir affaire à un bien mauvais livre. La thèse que l'auteur cherche à défendre consiste à montrer comment, chez Trudeau, « certains de ses traits de caractère » ont influencé ses idées politiques. Pourquoi pas, en effet ? Mais encore faut-il pour suivre la « piste psychanalytique », comme il le dit en conclusion, se doter d'une solide culture puisée ailleurs que dans des dictionnaires et des *Que sais-je ?* ou encore en citant au passage Sigmund Freud. Certes, l'auteur a beaucoup lu sur Trudeau et il a pris quantité de notes comme en témoignent les très nombreuses citations. Toutefois, n'ayant pas dépassé ce stade, l'ouvrage se présente alors comme un interminable collage de citations où les analyses demeurent embryonnaires.

Par exemple, dans le chapitre intitulé *Le complexe d'Œdipe*, l'auteur veut élucider comment Trudeau « a vécu le complexe œdipien et sa reviviscence à l'adolescence » (p. 81). L'ensemble de ce chapitre, qui fait neuf pages au total, regroupe une série de citations glanées dans des ouvrages et des entrevues que l'auteur se contente de mettre l'une à la suite de l'autre, sans se soucier d'élaborer son propos. Ainsi, dans

une sous-section intitulée « À la plage », il écrit la chose suivante au sujet d'une photographie montrant Trudeau avec sa mère sur ses épaules : « Clarkson et McCall nous montrent une photo qui aurait sans doute fait fantasmer Freud. On y voit le fils et sa mère s'amusant sur une plage, en maillot de bain. » (p. 84) Mais à quel fantasme Freud aurait-il songé à la vue d'un Trudeau portant sa mère sur ses épaules ? Le lecteur ne sait pas. En fait, Simard croit qu'il suffit, pour prouver sa thèse, de citer des extraits et des témoignages nous disant que Trudeau avait une relation fort étroite avec sa mère – ce que nul ne contestera – mais sans élaborer pour en dire plus sur la signification de cette relation. Simard poursuit sur cette lancée plus loin en affirmant que Trudeau ne serait pas parvenu à surmonter le conflit œdipien avec son père, le détestant au point de reporter « son agressivité contre la partie francophone de son héritage. » (p. 438) Voilà qui serait à l'origine de son désir d'en finir avec les nationalistes.

Dans l'ensemble, l'ouvrage est construit sur la même idée voulant que l'accumulation d'extraits équivaille à une démonstration. Or il ne suffit pas de mettre bout à bout des centaines de citations car encore faut-il, pour écrire un livre, absorber cette matière, se l'approprier, avancer une thèse et procéder à sa démonstration, ce qui n'est pas le cas ici. Cet ouvrage, même s'il est destiné à un lectorat populaire, n'aurait pas dû être publié tel quel : il compte plus de 400 pages sans les notes et c'est au moins 200 de trop. Dans ces conditions, impossible de prendre au sérieux la thèse de l'auteur.

Il faut élever de sérieux doutes quant au travail, s'il y en a eu un, de la maison d'édition : un éditeur consciencieux aurait retourné l'auteur à sa table de travail, ce qui malheureusement n'a pas été fait. On devine que l'éditeur a cru vouloir répéter le succès du *Livre noir du Canada anglais* de Normand Lester. Mais ce dernier démontrait un certain savoir-faire et

une verve qui font cruellement défaut à Simard. Bref : à éviter.

Le Trudeau qui manque : celui de la nouvelle génération

Hormis celui d'André Burelle, ce ne sont pas des ouvrages qui nous en apprennent beaucoup sur les politiques et les années de gouvernement de Trudeau. On trouve bien quelques informations sur la Crise d'octobre dans *The Hidden Pierre Elliott Trudeau* ou quelques réflexions dans celui de Ramsay Cook. Les tomes à venir des Nemni et de John English sont ainsi fort attendus, car ils nous permettront d'en apprendre davantage sur ces années cruciales. Il sera particulièrement intéressant de voir quelles interprétations ces auteurs proposeront de l'évolution des idées de Trudeau et comment ils vont réagir à la thèse d'André Burelle.

À cet égard et en anticipant sur les débats à venir, on peut dire que l'une des questions débattues va certainement être celle de la cohérence d'ensemble de la pensée de l'ancien chef du gouvernement. À mon sens, la question n'est pas tellement de savoir à quel moment Trudeau a mis de côté tel ou tel courant de pensée (comme le nationalisme conservateur ou le personnalisme) que de comprendre comment le mariage de ces différentes influences s'est réalisé chez lui pour produire le libéralisme qui était le sien : un libéralisme individualiste mais qui n'était pas celui des néolibéraux et de ceux prônant le désengagement de l'État en matière économique. Son libéralisme était plutôt à l'aise avec l'interventionnisme économique. C'est d'ailleurs ce qui explique pourquoi, aux yeux de plusieurs intellectuels de l'Ouest du pays, le libéralisme de Trudeau n'apparaît pas comme véritablement libéral¹⁰. Il est alors tentant d'accorder crédit à l'idée que si Trudeau n'adhérait pas aux thèses néolibérales du laisser-faire économique,

c'était parce que le personnalisme était venu lui rappeler l'importance de la communauté, comme lui-même d'ailleurs l'affirmait. Le personnalisme n'aurait donc pas disparu, éclipsé par le libéralisme puisque les deux se seraient plutôt combinés pour produire une pensée libérale apparaissant bien tiède aux yeux des intellectuels de l'Ouest du pays¹¹. Bref, on n'a pas fini de démêler les diverses influences intellectuelles qui composent sa pensée.

Une chose est certaine : tous ces ouvrages nous rappellent, à travers Trudeau, que les idées comptent en politique. Que l'on soit d'accord ou pas avec lui importe peu ici, car on a l'exemple d'un homme politique qui s'est donné une solide formation intellectuelle et qui a cherché à mettre ses idées en œuvre. En ce sens, ces ouvrages (et spécialement ceux de Burelle et des Nemni) s'inscrivent dans la foulée des écrits récents qui ont vu plusieurs jeunes chercheurs réexaminer les idéologies d'avant 1960 et dont on peut d'ailleurs lire, depuis quelques années, les travaux dans des revues comme *Mens* et le *Bulletin d'histoire politique*.

Il faut cependant espérer que, dans l'avenir, la jeune génération de chercheurs s'interrogera elle aussi avec davantage d'insistance sur le legs de Trudeau et que cela ne sera plus le seul fait de personnes ayant connu l'ancien premier ministre. En reprenant l'idée avancée en introduction, on peut en effet croire que l'on est maintenant mûr pour une autre vague d'études au sujet de Trudeau. Et cela, non parce que les jeunes seront mieux outillés intellectuellement que leurs aînés, mais plutôt parce que cela permettra de voir comment les intellectuels de l'ère de la Charte voient et interprètent l'œuvre politique de Trudeau. Il y aura alors confrontation, salutaire, de deux visions et, pour reprendre un cliché, c'est du choc des idées que jaillissent les nouvelles.

NOTES

¹ André Langevin, « Le trudeauisme passera », dans André Potvin, Michel Letourneux et Robert Smith, dir., *L'anti-Trudeau. Choix de textes*, Montréal, Éditions Parti-prise, 1972, p. 168.

² À un point tel que plusieurs observateurs de la scène politique albertaine croient qu'une partie des insuccès électoraux du Parti libéral provincial s'explique par le seul fait que le terme libéral reste encore trop marqué péjorativement dans l'esprit de nombreux électeurs albertains. En conséquence, le parti devrait tout simplement changer de nom.

³ Sur ce sujet, on consultera le classique de Donald J. Savoie, *Governing the Centre: The Concentration of Power in Canadian Politics*, Toronto, University of Toronto Press, 1999.

⁴ *Recherches sociographiques*, vol. XLVII, n° 2, 2006 ; *Argument*, vol. 9, n° 2, printemps-été 2007.

⁵ Pierre Elliott Trudeau, *Mémoires politiques*, Montréal, Éditions Le Jour, 1993, p. 46.

⁶ Guy Laforest, *Pour la liberté d'une société distincte. Parcours d'un intellectuel engagé*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2004, p. 341.

⁷ Gaston Deschênes, « John English. Trudeau citoyen du monde. Tome I, 1919-1968 », *Bulletin d'histoire politique*, vol. 16, n° 1 (automne 2007), p. 327-329.

⁸ Trudeau va en effet côtoyer des jeunes venant d'un peu partout au Canada, comme Boulanger qui était d'Edmonton, qui viennent étudier au Collège Brébeuf. C'est que les jésuites canadiens-français, comme le rappelle Jacques Monet, entretenaient des échanges entre leurs établissements à Sudbury, Saint-Boniface et Edmonton : « The Man's Formation in Faith », *The Hidden Pierre Elliott Trudeau. The Faith Behind the Politics*, Ottawa, Novalis, 2004, p. 90.

⁹ Pour un aperçu, voir la note critique de Pierre Trépanier, « Le renard ayant la queue coupée ou La luxuriance des études groulxiennes (1999-2003) », *Mens. Revue d'histoire intellectuelle de l'Amérique française*, vol. IV, n° 2, printemps 2004.

¹⁰ Je pense ici aux ouvrages d'intellectuels, regroupés sous le nom d'École de Calgary, qui fustigent impitoyablement la politique trudeauiste. Voir, par exemple, David J. Bercuson et Barry Cooper, *Deconfederation. Canada without Quebec*, Toronto, Key Porter Books, 1991.

¹¹ Frédéric Boily et Natalie Boisvert, « L'École de Calgary : regard néolibéral sur la Charte des droits et libertés », dans Linda Cardinal, dir., *Le fédéralisme asymétrique et les minorités linguistiques et nationales*, Sudbury, Prise de Parole, 2008, à paraître.